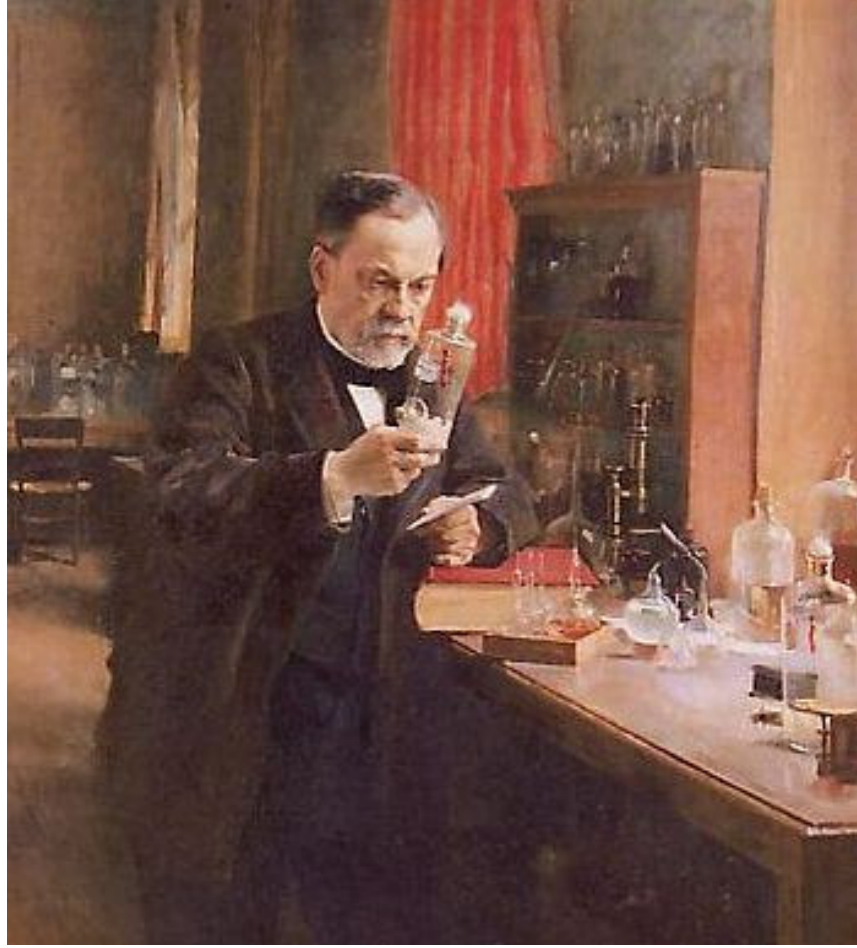


## Supplément à « Hurler avec les loups ! »

**Le point sur la campagne de « vaccination anti-heideggerienne obligatoire »**  
aujourd'hui partout massivement engagée dans les « médias »  
avec l'active complicité des principales « instances dogmatiques » de l'Époque  
(et dans un « silence universitaire » assourdissant)



Louis Pasteur (1822-1895)

**Gérard Guest**

### Note liminaire

Il n'y a aucune raison pour que des « professeurs de Philosophie », prétendant écrire à ce titre, et se laissant aller à publier par voie de presse, à destination d'un « grand public » qu'ils supposent (du reste à bon droit) incapable de s'apercevoir de la *supercherie* : des *erreurs*, voire des *sottises* et des *inepties*, éventuellement des *calomnies* à portée très gravement *diffamatoire* qu'ils dispensent à l'égard d'une grande pensée — notamment, comme c'est le cas en ce moment, à propos de la pensée de Heidegger —, il n'y a, estimons nous, aucune raison, sous prétexte qu'ils se laissent ainsi aller à « hurler avec les loups », pour que de tels « professeurs de Philosophie » ne se voient pas *réfuter* publiquement, *pris en flagrant délit* de manquements inexcusables tant aux exigences mêmes *de vérité*, sans lesquelles il n'est pas de « philosophie » qui tienne, qu'aux exigences minimales de la simple *déontologie* de l'enseignement philosophique. — Ceux qui ne manqueront pas de se plaindre de la *juste critique* ainsi exercée à leur endroit, et de la mise au jour des *malversations intellectuelles* auxquelles ils se sont prêtés de leur plein gré — en y compromettant leur(s) plume(s) —, ceux à qui il faudra bien tout de même ici se reconnaître dans l'exécution de leurs basses œuvres, *au vu et au su* (désormais) d'une part au moins de leurs lecteurs —, ceux-là n'auront à s'en prendre qu'à eux-mêmes. Peut-être cela leur sera-t-il enfin (mais un peu tard) l'occasion inespérée de commencer à s'interroger sur le genre de pulsions irrépressibles auxquelles il se sont ainsi laissé aller... Mais gageons que cela leur sera encore l'occasion de s'ériger en innocentes victimes, et de crier à l'« injustice » supposée qui leur serait ainsi faite par une poignée d'« irréductibles »... Tant il semble désormais trop tard pour qu'ils tirent de leur mésaventure le moindre enseignement — *ni la moindre leçon* de rigueur et d'honnêteté intellectuelle. Mais cela ne doit pas nous empêcher de faire nous-mêmes notre devoir en nous efforçant de la leur donner. — Ce que de droit.

Gérard Guest

« Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'Ange (...) »

L'acharnement « anti-heideggerien » — manifestement « à la mode » (voire : au plus fort de ce qui en aura été la « mode ») dans les milieux « médiatico-intellectuels » — semble être devenu, faute de mieux, dans la variété de ses formes (qu'elles soient « mondaines » ou « universitaires ») l'un des traits saillants les plus caricaturalement caractéristiques de l'*idéologie dominante* — celle qui règne aujourd'hui partout sur l'« Époque ». Le « *maccarthysme anti-heideggerien* » qui se dessine est, décidément, à l'ordre du jour. Recourant à tous les artifices les plus déloyaux pour tenter d'échapper à la *réfutation* publiquement administrée de leurs « thèses » (comme l'a clairement montré un « épisode » peu brillant de leurs menées, lequel n'a pas encore été porté à la connaissance du public) —, les idéologues attirés de l'« anti-heideggerianisme » — décidément — ne désarment point. Fût-ce dans « *Le Point* », il leur faut sans cesse réitérer la même périodique rengaine, sans cesse « en remettre une couche », de la manière la plus fruste et la plus obsessionnelle, sur le mode lourdement itératif de la « compulsion de répétition » la plus lassante et la plus sommaire. Ils semblent, quant à eux, n'ayant sans aucun doute rien de mieux à faire, ne pas devoir s'en lasser... Ainsi encore, tout récemment, au seuil de l'été, dans « *Le Point* » (n° 1763, du 29 juin 2006), sous l'intitulé « *Culture : La double face de Martin Heidegger* »<sup>1</sup> —, il s'obstinent encore à « réenfoncer le clou » à l'identique, s'activant à réactiver la *calomnie* — et la calomnie la plus *éhontée* — contre la pensée de Heidegger... La couverture de l'hebdomadaire (ce qui en constitue l'emblème dérisoire) représente à elle seule un véritable *document* (voire : une véritable « pièce à conviction ») concernant l'*idéologie dominante de l'époque*, partout aujourd'hui martelée (avec une insistance qui ne laisse rien à envier à celle des grandes *propagandes totalitaires* du XX<sup>e</sup> siècle aujourd'hui prétendument « révolu »)... Sous le titre, déjà à lui seul éloquent quant au ton et à la teneur du « tabloïde » : « LES TRICHEURS DU CHÔMAGE », qu'explicitent assez lourdement (à qui ne l'aurait pas compris) les trois sous-titres : « Comment l'aide à l'emploi tue l'emploi », « Les responsables du fiasco français » et « Le vrai prix d'un chômeur » ; — le tout sur fond d'illustration évoquant vulgairement la paresse et la fainéantise supposées desdits « chômeurs » (les deux

<sup>1</sup> Cf. « *Le Point* », n° 1763, du 29 juin 2006, pp. 84 à 89, sous le titre « *Culture : La double face de Martin Heidegger* ».

pieds croisés sur le bord de la « fenêtre » que constitue le « miroir » de couverture, les deux bras croisés derrière la tête dans l'attitude nonchalante de la sieste et du *farniente* le plus insolent, un supposé « chômeur », manifestement, « se la coule douce aux frais du contribuable »... — ; sous ce concentré (à couper au couteau) d'*idéologèmes rebattus* propres à la prétendue « philosophie sociale » de l'« économie néo-libérale » (laquelle est censée devoir nous tenir lieu, désormais, de « philosophie indépassable de notre temps ») —, figure, en bas de page, affublée d'un petit portrait de Heidegger (sans doute censé en diffuser, à titre posthume, l'indispensable « portrait-robot », celui de l'« ennemi public n°1 »...), la manchette « à effet ciblé » qui aujourd'hui — dans un certain milieu qui, faute d'avoir accès à la pensée, reste avide du « prêt-à-penser » dont il est d'ailleurs censé devoir se contenter — « fait vendre » : « PHILOSOPHIE : L'AFFAIRE HEIDEGGER »...

Dans l'indispensable petit « dossier » pré-estival — destiné à accomplir dans le « grand public » le « *rappel de vaccination anti-heideggerienne* » qui lui est nécessaire jusqu'à l'automne —, l'on ne manquera pas de retrouver les deux compères, ceux qui, décidément, font la paire : R.-P. Droit et E. Faye — dont il n'est nullement besoin de rappeler ici le propos délibérément calomnieux, aussi itératif que celui d'une sorte de « catéchisme obsessionnel », sur le prétendu « nazisme » (!?) et sur le prétendu « négationnisme » (!?) de Heidegger... De la *démonstration* du caractère manifestement *calomnieux* de ces *accusations aussi injustes qu'infondées* — démonstration produite ici même, dans « *Paroles des Jours* », par divers auteurs en diverses façons, et notamment par nous-mêmes dans nos deux essais : « *La censure à son comble !* » et « *Heidegger — contre vents et marées* » —, il n'a naturellement pas été tenu le moindre compte ni même simplement fait mention ! Les deux publicistes — comme si de rien n'était — continuent à soutenir imperturbablement les mêmes contre-vérités. E. Faye continue à se faire fort de « lectures » et de « recherches » qu'il prétend avoir été le seul à faire, concernant des cours prétendument « inédits » (et qu'il qualifie indûment d'« hitlériens » !) de Heidegger, alors même que lesdits *Cours*, dûment publiés en langue allemande, montrent clairement à qui les lit sérieusement et intégralement l'engagement de Heidegger *contre* l'idéologie « national-socialiste »... E. Faye persévère dans ses assertions *infondées* (voire : ridicules, aux yeux de qui connaît les textes), allégations qui ne manqueront pas d'apparaître un jour clairement aux yeux de tous pour ce qu'elles sont — *obsessionnelles* et proprement *délirantes* —, affirmant, comme à son habitude, au mépris de l'évidence des textes, que « *Heidegger fait sien le culte de la violence et de la mort* » — *sic !* —. Qu'on se le dise ! — « Entre nazisme et heideggérianisme » —, nous précise diligemment la Rédaction de

l'hebdomadaire (comme s'il pouvait y avoir là rien qui soit comparable ou ne fût-ce qu'un semblant de symétrie), « ce philosophe spécialiste de Heidegger » (il s'agit, on l'aura compris, d'E. Faye, lui-même) « trouve une identité profonde ». Mais à quel prix ! Le « spécialiste de Heidegger » en question, en effet, n'en continue pas moins à devoir mener (impunément, semble-t-il) pour parvenir à ses fins la même obscure stratégie de *citations tronquées*, de *contextes* d'interprétation délibérément *faussés* (voire : grossièrement *falsifiés*). Il continue de se livrer à de véritables « dénis de lecture », ne reculant même pas devant des assertions en forme de « dénégation », *faisant dire aux textes de Heidegger le contraire de ce qu'ils disent* — et sur les sujets les plus graves. Il continue à *se faire passer* pour celui qui lirait en « chercheur infatigable », et en quelque sorte « seul contre tous », l'intégralité des textes de Heidegger, alors qu'il *en ignore ou défigure systématiquement le sens et la teneur*, allant même jusqu'à *passer délibérément sous silence* (à moins qu'il ne l'ignore crûment et réellement ?) *ce qui constitue désormais pourtant le cœur de l'œuvre de Heidegger*, à savoir les décisifs « *Traités inédits* » : les écrits « secrets » et « scellés » des années 1935-1945 (en cours de publication posthume depuis les *Beiträge zur Philosophie*, parus en 1989) — où se configure — résolument à *contre-pente* de l'idéologie dominante de l'« Époque » (celle du « nihilisme » à son comble et de « la métaphysique de la volonté de puissance ») — toute la « pensée de l'*Ereignis* ».

Les seules apparentes « nouveautés » de ce « dossier » à caractère ouvertement « prophylactique » (il s'agit d'*empêcher de lire Heidegger*, voire : de *l'interdire* à tous ceux qui seraient encore tentés de le faire) semblent consister : 1°/ dans l'*apparence* d'une part laissée aux « droits de la défense », sous les espèces de quelques extraits d'un essai de François Fédier, « *L'irréprochable* », nouvellement paru dans le numéro 95 de *L'Infini* consacré à Heidegger (numéro dont il n'est par ailleurs pas autrement rendu compte<sup>2</sup>) ; et : 2°/ dans le recrutement et l'enrôlement volontaire de « Michel Gourinat, professeur de philosophie et auteur d'un manuel », sans doute censé procurer dorénavant à la *censure délibérée* de l'œuvre de pensée de Heidegger une prétendue autorité « pédagogique », aussi « scolaire » qu'« académiquement recommandable » !

<sup>2</sup> Voir le numéro nouvellement paru de la revue *L'Infini*, n° 95 (Été 2006) : « *Heidegger : Le Danger en l'Être* » Gallimard, Paris 2006. — Ce volume contient la traduction française de l'une des quatre *Conférences de Brême*, prononcées par Heidegger en 1949, la conférence « *Die Gefahr* » : « *Le péril* » (présentation, traduction et notes par Hadrien France-Lanord), ainsi que des essais d'Henri Crétella, Pascal David, Pierre Jacerme, François Fédier, Gérard Guest, Bernard Sichère et Peter Trawny. De cet ensemble, où il ressort que Heidegger a bien constamment eu à cœur de penser le « danger » extrême de l'« Époque de la complète absence de sens » et du « nihilisme accompli » — et d'entreprendre d'y faire face : à contre courant de l'« idéologie » totalitaire de l'« ère national-socialiste » —, il n'est naturellement pas tenu le moindre compte. Cela n'intéresse manifestement pas nos modernes « inquisiteurs ».

Sous le titre attendu (et en forme de devinette) de « *Heidegger était-il un philosophe ou un idéologue nazi ?* » (*sic !*) —, « devinette » à laquelle il n'est pas difficile de « deviner » quelle est la « réponse attendue » en ce genre de niais « catéchisme » —, M. Gourinat se livre à une véritable *falsification* de la pensée de Heidegger, à force de *citations tronquées* ou de grossiers « *contre-sens* » — dont on est en droit de se demander si, de la part d'un « auteur de manuel », ils peuvent ne pas être volontaires et délibérés. M. Gourinat entend résumer ainsi le sens de son accusation à l'endroit de Heidegger : « *En truquant le sens des mots, le militant avance masqué* » (*sic !*). Or, pour qui connaît les textes de Heidegger, c'est précisément là, bien plutôt, ce que fait M. Gourinat — et non pas, en l'occurrence, Heidegger —. Non content de « truquer le sens des mots », M. Gourinat *falsifie* les citations ou les interprète (de manière délibérément « orientée ») à *contre-sens*. Serait-il devenu, quant à lui, le « militant » en cette affaire ? Mais de quelle « cause » ? (Certainement pas de « la cause de la pensée »...) Et à quelles fins peu avouables M. Gourinat avance-t-il ainsi « masqué », aux dépens de l'exigence indispensable d'*honnêteté intellectuelle* et même tout simplement *de vérité* (voire : d'élémentaire exactitude) concernant la pensée de Heidegger — et tout « ce dont il s'y agit » ? De ces exigences essentielles et élémentaires de simple *probité philologique*, sans lesquelles il n'est pas de « philosophie » qui tienne, M. Gourinat, bien à la légère, nous semble faire tout simplement fi — manifestement plus soucieux ici de « hurler avec les loups ».

L'auteur de cet inénarrable encart gris-beige<sup>3</sup> à vocation « prophylactique » (adorné de l'inévitable et unique portrait officiel de « Martin Heidegger à Fribourg en 1933 », exhibé en toute occasion parce que le nouveau Recteur, dans l'exercice de ses fonctions, y porte, obligatoirement, en mai 1933, l'insigne nazi au revers de la veste) — M. Michel Gourinat, donc, commence son propos délibérément disqualificateur par un bien étrange « argument » rhétorique. Il soutient en effet que « *pour la première fois dans l'histoire de l'agrégation de philosophie, Heidegger a été inscrit au programme de la session de 2006* ». Ce qui est d'ailleurs tout à fait *inexact*, certaines œuvres de Heidegger ayant déjà bel et bien figuré au programme de l'Agrégation de Philosophie dans un passé récent. Et M. Gourinat s'alarme dès lors de ce que, Heidegger ayant été — indûment, selon lui — « *inscrit au programme de l'agrégation* », de ce seul fait « la connaissance de sa pensée devien[drai]t donc un itinéraire obligé pour l'obtention d'un poste d'enseignement dans les lycées français » — *sic !* —.

---

<sup>3</sup> La philosophie, quant à elle — selon l'enseignement de Hegel —, « écrit gris sur gris »...Le virage au « gris-beige » sur le papier glacé des « tabloïdes » ne semble pas devoir lui réussir...

L'illustre « *auteur d'un manuel* » (voilà donc la dernière en date des « instances dogmatiques » destinées à faire autorité ?) feint alors de s'étonner de ce qu'il appelle assez drôlement « *cette consécration de l'autorité philosophique de Heidegger par le ministère de l'Éducation nationale* » ! — Il y a vraiment là de quoi rire (ou du moins sourire)... Comme si la pensée et l'œuvre de Martin Heidegger devaient encore recevoir la « consécration » de leur « autorité philosophique » par un quelconque « ministère », pour pouvoir (et même devoir) désormais figurer au programme d'études de tout « philosophe » qui se respecte (quand bien même d'ailleurs Heidegger ne figurerait pas au sacro-saint « programme de l'Agrégation ») ! Faut-il faire remarquer à M. Gourinat qu'il serait grand temps, en effet, que, même lorsque Heidegger *ne figure pas* au sacro-saint « programme de l'Agrégation », son œuvre et sa pensée puissent (et même doivent) être supposées connues de qui prétend décentement être, au début du XXI<sup>e</sup> siècle, « professeur de Philosophie » ? Il y a un peu moins de sens encore à prétendre se mêler aujourd'hui de « philosophie » sans tenir compte de l'intervention décisive de la pensée de Heidegger dans le champ proprement « philosophique », qu'il n'y en aurait en « physique » et en « cosmologie » à ne pas vouloir tenir compte de la « théorie de la relativité » d'Einstein et des « relations d'incertitude » de Heisenberg. Et tout aussi peu de sens à prétendre ne pas tenir compte de la pensée de Heidegger dans l'évaluation du sens et des enjeux de l'ensemble de la tradition de « la métaphysique », qu'il n'y en aurait à prétendre ignorer la part prise à la fondation de la « philosophie occidentale » par Platon et par Aristote réunis.<sup>4</sup> — Mais c'est précisément là ce que MM. Faye, Droit, Gourinat (et quelques autres) — et leurs officieux relais médiatiques et universitaires — semblent vouloir s'ingénier à *ne pas voir* — et même (si possible) à *empêcher de voir*.

Le semblant d'« argument » de M. Gourinat est d'ailleurs ici *doublement fallacieux*. Car, premièrement, il fait *comme si* Heidegger devait désormais figurer *chaque année* au programme et constituer ainsi à l'avenir « un itinéraire obligé pour l'obtention d'un poste d'enseignement dans les lycées français »... Nous en sommes loin ! Heidegger n'a ainsi figuré cette année au programme, à côté de Spinoza, que pour la seule session de 2006, ce qui devrait rassurer quelque peu M. Gourinat. Et c'est d'ailleurs un texte de Spinoza, et non pas de Heidegger, qui finalement a été proposé au commentaire des candidats, le Jury (averti, semble-t-il par l'Inspection générale) ayant dû reculer au dernier moment devant les menaces de « *boycot* » du Concours émanant d'une poignée d'agitateurs *quasi* professionnels, issus du

---

<sup>4</sup> C'est en quoi du reste il convient de saluer comme elle le mérite l'initiative prise par le Jury de l'Agrégation de Philosophie de mettre au programme de la session de 2006 l'œuvre majeure de Heidegger que constitue manifestement *Être et temps*.

corps enseignant des Lycées, et qui ont jugé bon de s'inscrire au Concours à seule fin d'en perturber les épreuves et d'en provoquer l'annulation, au cas où un texte de Heidegger (« *horresco referens !* ») aurait été choisi par le Jury... L'histoire ne dit pas si la pensée de Spinoza a finalement davantage inspiré ces « candidats » occasionnels d'un genre assez inhabituel : certains témoignages donnent plutôt à entendre que les agitateurs déçus quittèrent aussitôt les salles d'examen, sans se risquer, bien entendu, au moindre commentaire de Spinoza (ce qui sans doute valut mieux)... Que M. Gourinat se rassure donc, pour ce qui est de l'aspect *institutionnel* de la chose : ce dont il feint ici de s'indigner vertueusement n'est jamais qu'un *fantasme* — révélateur de quelque obscure *phobie*. Ceux qui s'opposent — à grand renfort de propagande médiatique — à toute prise en considération de la pensée de Heidegger dans l'enseignement philosophique français ont encore de beaux jours devant eux. *L'ignorance crasse* de la pensée de Heidegger règnera encore longtemps sur les institutions académiques de notre beau pays — au grand soulagement de la plupart. —

Mais l'étrange « argument » de M. Gourinat et de ses amis est encore *fallacieux* pour une autre raison. Il se fonde en effet (ou prétend se fonder) sur *un énorme contre-sens*, lui-même (malhonnêtement) étayé sur une *citation tronquée*. M. Gourinat ne cite en effet — et pour cause — que la première partie de la réponse que fit Heidegger en 1955, à Cerisy, à ses collègues français qui lui demandaient, assez naïvement, quelle était « sa philosophie » : « *Il n'y a pas de philosophie heideggerienne, et s'il y en a une, elle ne m'intéresse pas* » — lui fait ainsi dire en tout et pour tout M. Gourinat. Encore cette première partie de la mémorable réponse de Heidegger n'est-elle pas exactement traduite, privée qu'elle a été de sa véritable modalité ; et M. Gourinat se garde bien de signaler (contrairement à ce que les bonnes mœurs philologiques exigent) qu'*il ne cite pas la fin de la phrase* (laquelle il affecte donc, implicitement, de citer dans son intégralité). Heidegger, quant à lui, répond *tout autrement* que ne le laisse entendre tendancieusement l'illustre « auteur d'un manuel ». Voici, correctement traduite, et intégralement citée, la célèbre réponse faite à ses collègues français par Martin Heidegger à Cerisy :

« Il n'y a pas de philosophie de Heidegger ; et quand bien même il y aurait quelque chose de ce genre, je ne m'y intéresserais pas — *mais seulement à la chose même dont il s'agit en toute philosophie* ». <sup>5</sup>

<sup>5</sup> Nous soulignons la dernière partie de la phrase — soigneusement « omise » par M. Gourinat...Et nous modifions quelque peu, au vu du texte original allemand, la traduction donnée par Jean Beaufret de ce propos décisif dans son étude intitulée « *Heidegger et le monde grec* », in : Jean Beaufret, *Introduction aux philosophies*



Cette « déclaration » que M. Gourinat se plaît à qualifier de « péremptoire » ne l'était en fait nullement. Heidegger, ici, — n'en déplaît à l'humeur amèrement tendancieuse de M. Gourinat — ne cherchait nullement à laisser entendre « à ses admirateurs français qui s'obstinaient à le prendre pour un philosophe » — (*sic !*) — « que son œuvre pouvait présenter des aspects philosophiques »... On croit rêver ! De qui, ici, se moque-t-on ? — Que la pensée et l'œuvre de Heidegger, en effet, « *puissent présenter des aspects philosophiques* » — et même *du plus haut intérêt* pour qui prétendrait être authentiquement « philosophe » —, *c'est bien le moins que l'on puisse dire*, et il n'y a qu'à lire quelque peu Heidegger pour s'en rendre compte ! Il faut être de bien mauvaise foi pour ne pas même daigner le reconnaître —, ou bien alors assez naïf pour croire que Heidegger aurait eu à cœur de convaincre ses collègues français qu'il s'occupait bien « de philosophie » ! Heidegger avait certainement mieux à faire... Non — Heidegger, ici, fait tout autre chose : il amorce un « retournement », un « tournant » de grande envergure dans l'histoire de la pensée. Il dit et montre, bel et bien, *quel est l'enjeu de la « pensée »* dont il se réclame — à savoir : *la patiente mise au jour — par « la pensée », précisément — de « ce dont il s'agit en toute philosophie » !* — Voilà en effet ce que signifie, sous une autre forme (assurément plus elliptique), la formule que M. Gourinat présente (hors contexte, et manifestement sans y rien entendre) comme étant le « mot d'ordre » (à ses yeux scandaleux) de la *Lettre sur l'humanisme* de 1947 : « *Moins de philosophie, et davantage d'attention à la pensée* ». Ce que dit ici — de manière lapidaire — Heidegger, c'est que la « philosophie » — à savoir la « métaphysique occidentale » — n'a nullement à elle seule le monopole de « la pensée », et qu'elle a peut-être même fini par ne plus en avoir authentiquement le souci : le « soin de la pensée », s'entend.

C'est là ce que *dit* — bel et bien — Heidegger. Et non pas ce que M. Gourinat lui fait ici dire — au prix d'un *contre-sens* qu'il est bien difficile, en l'occurrence, de ne pas croire délibéré. Car il ne s'agissait nullement par là, pour Heidegger, de « proclamer » le moins du monde « *qu'il n'était plus question de philosophie* » (il devait en être, tout au contraire, tout au long du « chemin de pensée » de Heidegger, beaucoup question...), mais bien plutôt d'entreprendre *de prendre désormais en vue* (et comme cela n'avait encore jamais été ni pu être le cas) « *ce dont il s'agit en toute philosophie* » ! Car la « pensée » — telle que la met en œuvre Heidegger —, si elle ne prétend naturellement pas ajouter *une* « philosophie » *de plus* à la liste déjà fort longue de celles qui se sont succédé les unes aux autres, voire enchevêtrées les

---

*de l'existence*, Denoël, Paris 1971, p.147 (cf. aussi, du même auteur : *De l'existentialisme à Heidegger*, Jean Vrin, Paris 1986, p.101).

unes dans les autres, au cours de 2500 ans d'« histoire de la métaphysique occidentale » —, cette « pensée de l'histoire de l'Être », au fil conducteur du « chemin de pensée » de Heidegger, n'en finit pas de *se soucier*, bien au contraire (quoique de tout autre manière que dans nos habitudes académiques instituées), du *sens* et des *enjeux* de « *ce dont il s'agit en toute philosophie* ».

Il serait plus que temps que certains « donneurs de leçons » de notre temps, avant que de se mettre à « hurler avec les loups », prennent davantage la mesure de ce que désormais nous *montrent* et l'œuvre et la pensée de Martin Heidegger. Et qu'ils se rendent compte — notamment (et pour commencer) — du profond « changement » suscité, dans la mouvance de cette œuvre et de cette pensée, quant au statut même de « *la philosophie* ». À la faveur de cette « *mutation* » sans précédent, la « philosophie », loin de disparaître, doit désormais *s'apparaître à elle-même* comme ne pouvant légitimement prétendre disposer plus longtemps du monopole de « la pensée ». Et Heidegger, à cet égard, *n'est pas* (et ne prétend pas être) « un grand philosophe » *de plus* — *ni n'a non plus à en être un*. Il ne prétend donc certainement pas lui-même *en être un*, ni non plus se faire prendre pour tel auprès de « ses admirateurs français ». C'est d'ailleurs probablement là ce que maints « professeurs de philosophie » ne sont pas prêts à lui pardonner de sitôt. Pas plus que Platon, en un tout autre sens, ne fut (ni n'eut à être) « un grand philosophe » (parmi tant d'autres), puisqu'il fut, bel et bien, quant à lui, de la grande tradition de « la philosophie », l'éminent « *fondateur* » — en des « dialogues » dont il put même à l'occasion s'offrir le luxe de s'absenter lui-même ostensiblement : « Platon, je crois, était malade... », est-il écrit dans le *Phédon* — ; pas plus qu'Aristote lui-même, qui, de cela même qu'il fut « LE Philosophe », n'eut pas non plus à « en être un » (à n'être jamais qu'un « grand philosophe » de plus), ayant été, de toute la « tradition philosophique » occidentale, l'« *instituteur* » et « *maître d'œuvre* » — ; Heidegger — pour d'autres raisons, lesquelles tiennent à ce qu'en notre temps (et à *l'insu* de celui-ci) « la philosophie occidentale » semble bien « être entrée dans sa fin », y avoir atteint son « extrémité », s'y accomplissant en temps et en grandeur réels d'une manière inattendue : comme « civilisation mondiale » —, Heidegger, donc, *n'est pas* « un grand philosophe » — *ni n'a non plus à « en être un »*. Et cela parce qu'il accomplit, à l'égard de l'ensemble de la tradition de « la philosophie occidentale », le « *pas en retrait* », esquissé de manière qui en « rétro-cède » afin de se la mieux et autrement « remémorer » —, le « *pas esquissé en retrait* », lequel permet d'en pouvoir enfin prendre en vue le « sens » *insu* et les présupposés insoupçonnés, nous mettant enfin en mesure de pouvoir envisager (et peut-être même

dévisager) « *de quoi il y retourne* », de quoi il n'a jamais cessé de « *s'y agir* » — jusqu'alors à l'insu de ladite « philosophie ». Et il s'agit alors pour lui de préparer — dans l'ascèse d'une « remémoration » sans précédent de l'ensemble de la tradition de « la métaphysique occidentale » — la mise en œuvre de longue haleine de quelque « *autre commencement de penser* ». Tel est — par exemple — le sens clairement explicité de toute l'entreprise de Heidegger, tel qu'il se donne à lire dans le texte de la célèbre conférence de 1964 intitulée « *La fin de la philosophie et la tâche de la pensée* ». <sup>6</sup>

Que cela plaise ou non à M. Gourinat (qui n'a naturellement jamais été en état, d'en tenir le moindre compte dans son célèbre « manuel »), il n'est désormais plus possible de *faire comme si* la « pensée », telle qu'inaugurée de notre temps par Heidegger, à savoir la « pensée de l'histoire de l'Être », cet « *autre commencement de penser* » dont ce penseur a ouvert pour nous la dimension neuve, pouvait être longtemps encore tenue pour « nulle et non avenue ». La « philosophie » digne de ce nom (la seule qui puisse encore aujourd'hui sensément se réclamer de ce nom en toute réelle « responsabilité ») doit désormais compter avec le lent et puissant *mouvement d'érosion* qui, inexorablement, met au jour, à l'initiative de Heidegger, « *la chose même dont il s'agit en toute philosophie* ». Tel est précisément le sens de la célèbre « *dé-struction* de l'histoire de l'ontologie » mise en œuvre dès le paragraphe 6 d'*Être et temps*, et destinée à faire archéologiquement apparaître et comme affleurer les « *structures* » et autres « *strates* » sous-jacentes aux grands « édifices conceptuels » érigés, puis sédimentés, au cours de l'« histoire de la métaphysique occidentale ». <sup>7</sup> Faire la politique de l'autruche, et se voiler la face à ce sujet n'y changera strictement rien. Devoir assumer la pleine « responsabilité » du « sens » (fût-il problématique) de ce que révèle, tout au long de l'œuvre de Heidegger, cette lente et puissante « mise au jour » des enjeux profonds de toute une tradition de « la métaphysique occidentale » peu à peu hantée par l'obsession de la « puissance » (voire : de « la volonté de puissance ») et de l'idéologie de la « maîtrise » qu'elle semble devoir de toutes parts impliquer —, cette *nouvelle « tâche »* est à l'honneur de la « philosophie » — entendue au sens propre et exigeant du terme (celui d'une exigence de « responsabilité » radicale). Mais cette « tâche », ainsi nouvellement assignée à ce qui pourrait devoir être la « philosophie » de

<sup>6</sup> Cf. Martin Heidegger, « *La fin de la philosophie et la tâche de la pensée* », traduction française de Jean Beaufret & François Fédier, UNESCO, Paris 1966, repris in : *Kierkegaard vivant*, Gallimard, Paris 1966, pp.167-204. Le texte original allemand, « *Das Ende der Philosophie und die Aufgabe des Denkens* », parut pour la première fois dans le recueil : *Zur Sache des Denkens*, Max Niemeyer, Tübingen 1969, pp.61-80.

<sup>7</sup> Voir à ce propos notre étude : « *Remarques sur la destruction* », in : *L'enseignement par excellence*, volume d'*Hommage à François Vezin*, textes réunis par Pascal David, L'Harmattan, Paris 2000, pp.91-130.

notre temps, ne saurait en tout cas faire l'économie de ce que la méditation de Heidegger nous aura découvert comme ressortissant à « *la tâche de la pensée* ».

La « philosophie » — du moins telle que l'entendent MM. Gourinat, Faye, et leurs amis — doit-elle avoir quelques raisons de redouter une telle « *prise en considération par la pensée* » de « *ce dont il s'agit en toute philosophie* » ? — Est-ce pour cette raison que M. Gourinat se voit contraint à l'assertion *fautive* (et *fallacieuse*) selon laquelle Heidegger — prétend-il — « tout en proclamant qu'il n'était plus question de philosophie, [...] *s'était bien gardé de préciser ce qu'il entendait par "pensée"* » (*sic !*) ? Alors que Heidegger, au contraire, n'aura justement cessé de le préciser, au fil d'une œuvre de très longue haleine, « en maints tomes », à longueur de pages, à qui accepte loyalement *de le lire*. Le lui dénier, c'est tout simplement avoir *refusé de le lire* ; c'est surtout faire preuve d'une totale *cécité à l'enjeu même et au propos* de l'œuvre de Heidegger — de même qu'*aux enjeux majeurs de notre temps* (le « nihilisme » à son comble, comme déferlement de « la métaphysique de la volonté de puissance » pour le présent et l'à-venir) : auxquels, quant à lui, Heidegger *fait résolument face* — par la « pensée », précisément — dès le milieu des années 1930, jusqu'en 1945 et au-delà, au long d'un enseignement dispensé à *contre-courant* de l'idéologie « national-socialiste » (et de ce dont elle est peut-être encore pour nous, sous d'autres formes, le signe annonciateur). Car la « pensée » à laquelle Heidegger n'a cessé de travailler inlassablement, n'est autre que celle à la faveur de laquelle pourrait enfin *commencer d'apparaître* (n'en déplaise à certains) et *de se montrer au grand jour*, impliquée au plus fort des enjeux et des « crises » du monde moderne : « *la chose même dont il s'agit en toute philosophie* » (à savoir : l'« Être » comme « Événement ») — avec tous les « dangers » qu'elle recèle — à quoi elle n'a pas fini de nous exposer.

Au lieu de quoi M. Gourinat s'emploie à faire croire — en dépit du souci élémentaire de la vérité (que l'on serait en droit d'attendre d'un « professeur de Philosophie » digne de ce nom) et au mépris de toute vraisemblance — que la « pensée » dont se réclame Heidegger ne serait autre que « *le rejet des principes et des idées* », ainsi que « *le refus de la philosophie au profit de l'hitlérisme* » — *sic !* —. Il en veut pour preuve le passage, maintes fois cité et interprété à contre-sens — de l'« *Adresse aux étudiants allemands* » de 1933 : « *Ce ne sont pas des principes et des "idées" qui doivent être la règle de votre être. Le Führer lui-même et lui seul est, pour aujourd'hui et pour l'avenir, la réalité allemande et sa loi* ». Où nous ne lisons d'ailleurs pas exactement la même phrase. L'original allemand, plus exactement traduit,

dit plus strictement ceci : « *Que ni des principes doctrinaux ni des “idées” ne soient les règles de votre être. Le Führer, et lui seul, est la réalité allemande d’aujourd’hui et du futur, et sa loi* ». Il ne vient pas même « à l’idée » de M. Gourinat que, dans cette phrase inquiétante — et où le mot « “idées” » a bel et bien été placé par Heidegger *entre guillemets* —, les « principes doctrinaux » et les « “idées” » dont il s’agit (et qu’il s’agit bien ici de disqualifier) sont ceux et celles dont prétendent se réclamer les « idéologues nazis » et les étudiants qui les suivent : ceux et celles de la prétendue « vision du monde national-socialiste ». Et ce qu’il y a sans doute encore à cette date, chez Heidegger, de regrettable et de coupable *illusion politique*, à prétendre pouvoir — aussi *imprudemment* — faire appel (comme souvent en dernier recours en régime de « tyrannie ») au « Führer » lui-même (« et lui seul ») *contre* lesdits « idéologues » et ladite « vision du monde » (avec ses « “idées” » et ses « valeurs ») —, cela même n’est pas loin de pouvoir prendre, dès les mois qui vont suivre, dans les *Cours* comme dans les « *Traité impubliés* », la nuance d’inflexion de *l’avertissement*. Heidegger est en effet aussi celui (n’en déplaise à ses détracteurs) qui écrit en 1934, dans l’un de ses *Carnets* : « Le national-socialisme est *un principe barbare* ». <sup>8</sup> Ainsi, par exemple, Heidegger met-il bien en garde — dans des textes dont témoignent (entre autres textes explicites) les paragraphes décisifs qui en ont été prélevés dans celui des *Essais et conférences* intitulé « *Überwindung der Metaphysik* » — *contre* la tentation de suivre « les Führer » (ceux que Heidegger nommera par ailleurs, dans *Geschichte des Seyns*, « *die planetarischen Hauptverbrecher* » <sup>9</sup> : « les criminels en chef planétaires de la plus récente modernité ») qui ne manqueront pas de promettre monts et merveilles à une « humanité », voire : à la « surhumanité », qui saurait seule enfin (mais à quel prix !) se montrer à la hauteur des défis de l’« époque de la technique planétaire ». L’être humain prétendant être désormais « le seigneur de la Terre » : « le maître de l’exécution plénipotentiaire » (c’est-à-dire du plein accomplissement de « la volonté de

<sup>8</sup> Martin Heidegger, *Schwarze Hefte*, cité par Hartmut Tietjen, « *Martin Heidegger* », in : Martin Heidegger, *Von der Sache des Denkens*, Vorträge, Reden und Gespräche (Originalaufnahmen), Auswahl und Begleittext von Hartmut Tietjen, Der Hörerverlag, München 2000, p.11.

<sup>9</sup> Cf. Martin Heidegger, *Die Geschichte des Seyns (1938-1940)*, § 61 : « *Macht und Verbrechen* » [« Puissance et crime »], Gesamtausgabe, Bd.69, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1998, pp.75/76 : « Les criminels en chef planétaires, pour ce qui en est l’être, suite à l’inconditionnel asservissement qui est le leur à l’égard de l’effort fait pour s’emparer inconditionnellement de la puissance, sont tous à égalité entre eux. Les différences historiquement conditionnées, qui se donnent quelque importance lorsqu’on les fait passer au premier plan, ne servent jamais qu’à en travestir la criminalité sous l’aspect de l’inoffensif, tout en en présentant l’accomplissement comme “moralement” nécessaire dans l’“intérêt” même de l’humanité. / Les criminels planétaires de la toute dernière modernité, dans laquelle seulement ils deviennent possibles, puis nécessaires, peuvent être comptés sur les doigts d’une seule main. » (*ibidem*) — Les « grands criminels » en question font partie intégrante d’une « époque que détermine l’être inconditionné de la puissance ». Tout semble se passer comme si la « criminalité » qui est la leur ne se laissait pas « juger » à l’aune de critères « moraux et juridiques » : « Aussi n’y a-t-il pas de châtement qui puisse être assez grand pour dompter de tels criminels. [...] L’Enfer lui-même est trop petit [...] auprès de ce que ces criminels que rien ne retient portent ainsi à la ruine » : « l’éthique, le droit et les mœurs » (*ibidem*) entre autres détails.

puissance »), « avec tous les moyens de puissance de cette Terre eux-mêmes enfin complètement mis à découvert »<sup>10</sup> —, il ne tardera pas à se faire jour que « *n'importe quelle humanité n'est point appropriée à rendre historiquement effectif le nihilisme absolu* ». <sup>11</sup> Et « *c'est même là* » — avertit Heidegger — « *pourquoi un combat [Kampf] est < sera > nécessaire, afin de décider de la sorte d'humanité qui soit capable de conduire le nihilisme jusqu'à son achèvement absolu* »<sup>12</sup> ! Le malheur veut qu'à la faveur de ce « combat » propre à la logique apparemment irrésistible du « nihilisme européen » et de l'impitoyable « sélection » qui s'y décide, — « combat » dont les « Führer » ne manqueront pas de faire « leur » combat — « *Mein Kampf* » ! —, et qui, à la faveur d'une « mise à la masse » (au « *Massenwesen* ») sans précédent de l'« homme » totalement assujéti à la « *mobilisation totale* », n'aura de cesse de s'y assigner pour fin ultime « *le Surhumain* » —, le malheur, donc, veut qu'au péril de l'immanente « sélection » (car c'est désormais de *cela* qu'il s'agit, et *contre quoi* Heidegger avertit !) de la sorte d'« humanité » qui seule soit enfin à la mesure des « défis » inhérents à l'« aître de la technique moderne » et s'y meuve désormais sans autres « états d'âme » comme dans son élément natif —, il risque fort de s'avérer avant longtemps « *que sous-humanité et sur-humanité n'y soient le Même* »<sup>13</sup> : « *das Selbe* » ! — Si l'insistante modalité de l'« avertissement majeur » ne se fait pas ici clairement entendre — comme partout dans les *Cours* sur Nietzsche et sur Hölderlin professés par Heidegger tout au long de l'« ère national-socialiste » —, c'est vraiment que l'on a décidé *d'y être sourd* !

Il est parfaitement fallacieux et philosophiquement déloyal, de la part de M. Gourinat, de prétendre que Heidegger « tout en proclamant qu'il n'était plus question de philosophie » — *sic* ! — aurait simplement *oublié* (voire : se serait « bien gardé ») « *de préciser ce qu'il entendait par "pensée"* » ! Alors que tout le cheminement de Heidegger s'y emploie avec la plus patiente et constante endurance pédagogique ! C'est à croire que M. Gourinat n'en a décidément rien lu ! En prétendant que c'est seulement « *au fur et à mesure de la publication posthume de l'ensemble de l'œuvre* » < sc. de Heidegger >, que « *le sens de ce terme* » — la « *pensée* » — « *est apparu de façon irrécusable* », et cela « *parce que Heidegger s'était exprimé sans détour entre 1933 et 1945* » —, M. Gourinat entend bien donner perfidement à entendre que le discours de Heidegger dût avoir été pendant tout ce temps celui du « militant

<sup>10</sup> Martin Heidegger, « *Der europäische Nihilismus* » (1940), in : *Nietzsche II*, Günther Neske, Pfullingen 1961, 1989<sup>2</sup>, p.125.

<sup>11</sup> Martin Heidegger, « *Überwindung der Metaphysik* », § XXV, *in fine*, in : *Vorträge und Aufsätze*, Günther Neske, Pfullingen 1954, 1978<sup>4</sup>, p.87.

<sup>12</sup> *Ibidem*.

<sup>13</sup> Martin Heidegger, « *Überwindung der Metaphysik* », § XXVI, in : *Vorträge und Aufsätze*, *op. cit.*, p.87.

nazi » pour lequel il s'acharne à le faire passer. Il se donne le ridicule d'*ignorer*, semble-t-il, purement et simplement l'ensemble des *Cours* professés entre 1934/35 et 1945, ainsi que l'ensemble des « *Traité*s *im*publiés » écrits et scellés entre 1935/36 et 1945 (et en cours de publication depuis 1989) — dans lesquels, à *contre-courant* du « nihilisme » (auquel ressortit expressément le « nazisme »), s'élabore — contre vents et marées — *le cœur même de l'œuvre de Heidegger* — et toute la « pensée de l'histoire de l'Être » et de « l'*Ereignis* » (entre autres détails) ! Car si Heidegger, en effet, s'est bien « *exprimé sans détour entre 1933 et 1945* » sur « *la tâche de la pensée* », c'est au fil de son *enseignement* public, en de nombreux *Cours* décisifs, dispensés à *contre-pente* de l'« idéologie » dominante et de la « vision du monde national-socialiste », ainsi qu'en un ensemble d'au moins sept « *Traité*s *im*publiés » — dont MM. Faye, Gourinat et leurs amis semblent s'être conjurés à cultiver et entretenir l'*ignorance*, et pratiquent même, çà et là, massivement, la *dénégation* pure et simple. Le détracteur de Heidegger, ici tout à fait dans son rôle de « militant » au service de la « haine de la pensée », préfère *réduire* tout cela — cet ensemble de textes majeurs et décisifs (une bonne trentaine de volumes), où s'élabore le cœur de l'œuvre — à *une seule phrase* de 1933 (celle de l'« *Adresse aux étudiants* ») — dont il méconnaît du reste obstinément (nous venons de le voir) le sens et la teneur d'*avertissement*. Il va même jusqu'à *falsifier* — purement et simplement — un célèbre passage de l'*Introduction à la métaphysique* de 1935, en prétendant nous faire accroire impunément, au mépris de volumes entiers de textes qui démentent formellement ses perfides allégations, que Heidegger, alors même qu'il en publiait le texte en 1953, y « *maintenait que "le mouvement national-socialiste" était "la vérité"* » ! — Il n'en est évidemment rien. — En lieu et place de cette stupide, scandaleuse et insupportable assertion (ici indûment prêtée, en toute impudence, à Heidegger), ce que nous lisons dans le texte de l'*Introduction à la métaphysique* est au contraire ce qui suit — qui signifie tout autre chose :

« *Was heute vollends als Philosophie des Nationalsozialismus herumgeboten wird, aber mit der inneren Wahrheit und Größe dieser Bewegung (nämlich mit der Begegnung der planetarisch bestimmten Technik und des neuzeitlichen Menschen) nicht das Geringste zu tun hat, das macht seine Fischzüge in diesen trüben Gewässern der "Werte" und der "Ganzheiten" ».*<sup>14</sup>

Cette phrase du *Cours* professé par Heidegger en 1935 a certes fait couler beaucoup d'encre. D'aucuns se sont plus à y discerner le pire : un éloge appuyé de la « vérité interne » et

<sup>14</sup> Martin Heidegger, *Einführung in die Metaphysik*, Max Niemeyer, Tübingen 1953, 4., unveränderte Auflage 1976, p.152.

de la « grandeur » du « mouvement national-socialiste »... Et M. Gourinat se complaît à leur emboîter le pas... Le contexte précis de la phrase incriminée est cependant celui d'une critique explicite de l'« idéologie » des « valeurs », lesquelles sont devenues, selon Heidegger, la forme proprement terminale que prennent désormais les « idées », lorsque « la métaphysique est entrée dans sa fin ». Les « valeurs », ou encore ces « formes », « figures » et autres « structures » que sont les « intégralités » — auxquelles on se réfère alors de toutes parts comme à autant d'« idées » —, constituent les pseudo-« entités » ultimes dont se réclame « ce qui aujourd'hui se trouve partout colporté comme philosophie du national-socialisme ». C'est de cette *prétendue* « philosophie du national-socialisme » qu'il s'agit donc, ici comme dans bien d'autres textes de Heidegger de cette époque, de faire *la critique acerbe* : comme d'une forme dévoyée et ployable à toutes fins « idéologiques » de « philosophie des valeurs ». Et la critique consiste ici à soutenir que cette prétendue « philosophie du national-socialisme » — laquelle (selon Heidegger) *n'a « pas la moindre chose à faire avec la vérité interne et la grandeur de ce mouvement »* — n'est jamais qu'une forme exacerbée (en même temps qu'exténuée) de cette « idéologie » des « idées » (mises alors entre guillemets), des « valeurs » (et autres « intégralités », alors de mode) :

« Ce qui aujourd'hui se trouve partout colporté comme philosophie du national-socialisme, sans avoir pourtant la moindre chose à faire avec la vérité interne et la grandeur de ce mouvement (à savoir : avec la rencontre de la technique planétairement déterminée et de l'homme des Temps modernes), cela fait sa pêche dans les eaux troubles des “valeurs” et des “intégralités” ».

Encore faudrait-il savoir accepter de *lire* un tel texte — et d'y *lire* exactement *ce qu'il dit*, et non pas *ce qu'il ne dit pas*. Et ce texte ne dit assurément pas « que “le mouvement national-socialiste” était “la vérité” » ! Lorsqu'il parle, dans ce passage du *Cours* de 1935, de « la vérité interne » et de « la grandeur » — ou plutôt même de l'« ampleur » — « *de ce mouvement* », Heidegger prend soin de préciser entre parenthèses en quel sens il peut être ici question de « vérité interne » et de « grandeur ».<sup>15</sup> Il précise que le « mouvement » dont il parle n'est autre que celui qui fait « *se rencontrer* » en notre temps « *la technique*

<sup>15</sup> Dans les *Cours* professés par Heidegger à cette époque, la notion de « grandeur » — « *die Größe* » — est régulièrement rapportée au « *gigantisme* » et au « *règne de la quantité* », lesquels ressortissent comme autant de symptômes au déferlement du « *nihilisme* » et à l'« *affairement* » qui le caractérise. La notion de « grandeur » n'a donc pas nécessairement ici la valeur « *laudative* » qu'il est de bon ton de lui accorder. La censure « nazie » pouvait naturellement s'y tromper — mais *nous* ne sommes pas tenus de la suivre... Voir à ce sujet les remarques de Silvio Vietta, *Heideggers Kritik am Nationalsozialismus und an der Technik*, Max Niemeyer, Tübingen 1989, pp.30-31.



*planéairement déterminée et l'homme des Temps modernes* ». La « vérité interne » et la « grandeur » (ou l'« ampleur ») s'entendent ici manifestement (et non pas dans ce seul passage) de ce que Heidegger entreprend alors de penser comme le « *mouvement de fond des Temps modernes* » en tant que ce dernier consiste dans « *la rencontre de la technique planéairement déterminée et de l'homme des Temps modernes* ». La « vérité interne » et la « grandeur » en question sont celles *d'une phase décisive et éminemment dangereuse de l'« histoire de l'Être »* — et nullement celles du « mouvement national-socialiste » (lequel n'en est jamais, en 1935, que le symptôme le plus alarmant, avant même que de tourner à l'horreur déclarée de « la catastrophe mondiale »). < ... > <sup>16</sup>. Il ne s'agit donc nullement pour Heidegger de créditer d'une quelconque « vérité » l'« idéologie nazie » elle-même, mais d'inscrire celle-ci à l'intérieur d'un « mouvement » qui n'est autre que « *le mouvement de fond des Temps modernes* » — à savoir : celui du « *nihilisme à son comble* », avec tout ce qu'il porte avec lui de signes avant-coureurs de « naufrage » et de « catastrophes mondiales ». C'est

<sup>16</sup> L'on a beaucoup glosé sur le fait que le feuillet du manuscrit où devrait figurer ce passage controversé du *Cours* n'a pu à ce jour être retrouvé. Il n'en a naturellement pas fallu davantage pour que d'aucuns se plaisent à affirmer que la parenthèse explicative ait pu, et même dû (...) être ajoutée après-coup par Heidegger, lors de la publication du *Cours* en 1953, afin d'atténuer la portée de son texte. Le feuillet en question a naturellement pu être intercalé dans l'un des nombreux autres manuscrits encore inédits à ce jour ; cela s'est vu pour d'autres manuscrits de *Cours* de Heidegger. Mais, s'agissant de Heidegger, du point de vue de ses invétérés détracteurs, c'est bien entendu toujours le scénario le plus *défavorable* à Heidegger qui est systématiquement retenu, et diffusé jusqu'à satiété... Pourtant, même s'il devait s'avérer que la parenthèse en question fût un ajout datant de 1953, l'on voit assez mal en quoi ne devrait pas être reconnu à un auteur le droit élémentaire de préciser le sens de son texte à l'occasion de l'édition de la version définitive d'un écrit antérieur, lequel, en 1935, devait tenir le plus grand compte de la nécessité de *déjouer la censure*, sous l'un des régimes de dictature les plus sanguinaires de tous les temps. Que ce qui se donne comme « philosophie du national-socialisme » soit ici pris en flagrant délit de « pêcher en eaux troubles » dans une « philosophie des valeurs » (et des « idées ») dont Heidegger vient de produire une *critique* virulente, voilà qui pourrait se trouver quelque peu atténué, en effet — eu égard à la censure —, si Heidegger laissait entendre aussitôt que ladite « philosophie » n'eût « pas la moindre chose à voir avec la vérité interne et la grandeur de ce mouvement », à la condition, toutefois, que *la censure* pût être encline à considérer que le « mouvement » dont il est question ne dût au fond être autre que le « *mouvement national-socialiste* »... Heidegger ne s'est donc pas nécessairement senti tenu de préciser, en 1935, à l'intention... *de la censure*, qu'il entendait alors sous le « mouvement » en question tout « *le mouvement de fond de l'histoire de l'Occident* » (le « *nihilisme* ») venant pour ainsi dire concentrer ses funestes effets à l'occasion de « *la rencontre de la technique planéairement déterminée et de l'homme des Temps modernes* ». Mais il était assurément possible à *ses étudiants* attentifs de le discerner clairement, au vu des autres parties de l'enseignement de Heidegger ; et il devient loisible à Heidegger de mettre les points sur les i en 1953. Nul n'oblige par ailleurs les « censeurs » actuels de Heidegger à comprendre le texte de Heidegger *comme les censeurs de 1935 étaient alors censés l'entendre*, plutôt que comme les étudiants sérieux de Heidegger *ne pouvaient pas ne pas l'entendre*. D'autant que la teneur et le propos entier de l'enseignement de Heidegger, autant que la teneur et le propos des « *Traité impubliés* » écrits de 1935 à 1945, soutiennent assurément la vraisemblance de la teneur et du propos de la parenthèse indûment suspectée, selon laquelle le « mouvement » dont Heidegger soulignait alors « la vérité interne et la grandeur », avec lesquelles (qui plus est) la « philosophie du national-socialisme » (ou ce qui se donnait alors pour une telle « philosophie ») n'avait, décidément, « pas la moindre chose à voir » parce qu'elle n'était pas du tout à la hauteur de ses enjeux —, ne serait autre, en dernière instance de vérité, que le « mouvement de fond » qui rend possible « la rencontre entre la technique planéairement déterminée et l'homme des Temps modernes ». Une « rencontre » (encore faut-il le préciser) dont le « national-socialisme » apparut clairement à Heidegger comme le symptôme tout à la fois le plus violent et le plus caricatural : Le national-socialisme », écrit en effet Heidegger en 1934, « est *un principe barbare* ». — Mais pour entrevoir tout cela, encore faut-il avoir accepté de lire et méditer sérieusement — et dans leur sens propre — l'ensemble des écrits de Heidegger.

à l'intérieur de ce « *mouvement de fond de l'histoire de l'Occident* », que le « mouvement national-socialiste » reçoit précisément le « *sens* » (ou plutôt le « *non-sens* ») qui est le sien, et en cela sa « *vérité interne* », c'est-à-dire aussi « *immanente* » : celle du « *nihilisme à son comble* ». S'il y a une « *vérité* » du « nazisme », c'est bel et bien celle que lui assigne son *appartenance plénière* (celle dudit « national-socialisme ») au « *nihilisme* » désormais porté « *à son comble* », sous le signe de « *la rencontre de la technique planétairement déterminée et de l'homme des Temps modernes* ». Dont Heidegger a malheureusement pu avoir pendant quelque temps — trop longtemps, certes, à notre goût — l'*illusion* (extrêmement regrettable) que la prétendue « révolution nationale » à ses débuts (1933/1934) pourrait entreprendre de relever le « défi » d'une manière qui ne fût pas la véritable « catastrophe » à laquelle elle ne manqua pas de donner lieu. Il ne s'agit donc nullement pour Heidegger (contrairement à ce qu'affirme indûment M. Gourinat) de « *trouver une "vérité" à une idéologie dont la propagande mensongère, l'idéologie criminelle et les espoirs insensés ont provoqué l'effondrement de l'Allemagne hitlérienne* »... C'est — tout au contraire — l'*appartenance* du « *mouvement national-socialiste* » à ce « *mouvement de fond des Temps modernes* » qu'est « *le nihilisme à son comble* », qui EST « *la vérité du nazisme* » — et par conséquent son *immanente CONDAMNATION*. Si la « *vérité* » du « nazisme » n'est autre que le fait que ce « *mouvement* » ressortisse au « *mouvement de fond de l'histoire de l'Occident* », c'est-à-dire bel et bien : à un « *processus* » qui a bien fini par conduire au « *nihilisme à son comble* » et à « *des catastrophes mondiales* »<sup>17</sup> —, cela ne veut naturellement pas dire que « *le mouvement national-socialiste* » serait « *la vérité* » (ni qu'il l'*était*) ! — Mais M. Gourinat, quant à lui, ne recule manifestement pas devant une telle *énormité* : il espère même visiblement l'*imposer* à ses lecteurs sans être pris en flagrant délit de *falsification* des textes — au moyen de la *défiguration* systématique de l'ensemble de la pensée de Heidegger...

M. Gourinat n'en reste pas là : en une demi-phrase (digne d'un « manuel » de *propagande* à destination des enfants des écoles), il prétend nous « expliquer » d'où provient, selon lui, l'erreur de Heidegger : « c'est parce qu'il rejetait la définition philosophique de la vérité comme conformité d'un énoncé aux faits qu'il relate, et d'une façon générale, parce qu'il faisait subir aux notions et aux textes classiques de la philosophie les manipulations qu'il a lui même nommées "destruction" et "interprétation forcée", non pas transmission de la

<sup>17</sup> Cf. Martin Heidegger, « *Nietzsches Wort "Gott ist tot"* », in : Martin Heidegger, *Holzwege*, Gesamtausgabe, Bd.5, Vittorio Klostermann, Frankfurt am main 1977, p.218 : « Le nihilisme, pensé jusqu'en son aître [*in seinem Wesen gedacht*], est bien plutôt le mouvement de fond [*die Grundbewegung*] de l'histoire de l'Occident. Lequel affiche un tel tirant-d'eau que son déploiement ne saurait plus avoir pour suite que *des catastrophes mondiales* [*Weltkatastrophen*]. »

tradition, qui n'est que de l'enseignement, mais "changement créatif, transmutation" ». — On croit rêver ! L'erreur de Heidegger viendrait au fond, à en croire M. Gourinat, de ce que le penseur n'aurait pas encore lu (et pour cause) le précieux « manuel » de M. Michel Gourinat !... La pauvre conception — platement « positiviste » et sommairement « scientiste » — que se fait celui-ci de « *la définition philosophique de la vérité comme conformité d'un énoncé aux faits qu'il relate* » — *sic !* — s'étale ici, manifestement, au grand jour. Elle en dit long sur la massive *cécité* qui est la sienne à l'égard de l'entente de « la vérité » qui n'est pas seulement celle de Heidegger, mais celle qui constitue *l'élément sous-jacent à l'expérience même de la vérité* et de ses diverses *mutations* au cours de l'« histoire de la métaphysique » tout entière. Car, *avant* de pouvoir être conçue comme « vérité de l'énoncé », la « vérité » doit encore être prise en considération par la philosophie comme inhérente à ce mouvement de « *dévoilement des choses* » et de « *sortie hors du retrait* », que les Grecs pensèrent comme « *alêtheia* » — ainsi Platon prenant en vue « *tèn alêtheian tôn ontôn* », littéralement : « *le dévoilement des étants* »<sup>18</sup> — ; ou bien encore comme ce que les métaphysiciens classiques (ainsi Descartes, Pascal ou Leibniz) nommèrent (en bon français) « *la vérité des choses* ». Et *avant* même que de pouvoir être réduite (et de façon ici particulièrement sommaire) à « la conformité d'un énoncé aux faits qu'il relate » (!...), ne serait-ce que la définition *scolastique* de la « vérité » comme « *adaequatio rei et intellectus* » présuppose bien encore une « *vérité des choses* » en tant qu'elles sont conçues, du Moyen-âge à l'Âge classique comme « créées » en toute plénière « adéquation » à l'« intellect de Dieu », la « lumière naturelle » venant ainsi s'articuler à la dispensation de la « lumière surnaturelle » et de la « grâce divine »... C'est toute cette savante « *architectonique* », *sous-jacente* à l'entente « métaphysique » de « la vérité », que la pensée de Heidegger permet justement *de faire apparaître au grand jour* — précisément : grâce au travail de « la pensée ». Ce que Heidegger met en œuvre dès *Être et temps* et qu'il nomme alors « *Destruktion* » — la « *dé-struction* » de l'« histoire de l'ontologie » — et qui en fait paraître au grand jour les « *structures* » jusqu'alors sous-jacentes — n'a pas la signification (ni la violence dévastatrice) que M. Gourinat se plaît à affecter de lui donner, de manière particulièrement tendancieuse et fallacieuse. Et tout cet immense travail de « *dé-struction* », de mise au jour des « *structures* » mouvementées de l'entente (métaphysique) de la « vérité » et de ses « mutations » au cours de 2500 ans d'« histoire de la

<sup>18</sup> Cf., par exemple, Platon, *Cratyle*, 438 d, *Phédon*, 99 e, *Ménon*, 86 b, mais aussi : *République*, 511 e, etc. — L'absurde accusation de R.-P. Droit (« *Le Point* », n° 1763, p.86), selon laquelle Heidegger n'aurait cessé « d'inventer des Grecs à sa main, sans souci des réalités historiques » (*sic !*), montre assez l'étendue de la méconnaissance (pour ne pas dire : de l'ignorance) qui est celle du « journaliste culturel » à l'égard de tout le travail d'interprétation des textes grecs auquel n'a cessé de se livrer Heidegger. Cette « méconnaissance » est probablement aussi celle des textes grecs eux-mêmes, dont M. Droit (qui se fait fort d'être initié, quant à lui, aux « réalités historiques » !) ne passe pas vraiment pour être expert.

métaphysique occidentale » — tout ce patient travail de la pensée mis en œuvre par Heidegger ne peut justement avoir lieu autrement qu'en acceptant de faire fond *sur une tout autre entente de « la vérité »* — comme « *a-lètheia* » plus originairement entendue : comme « *sortie hors du retrait* » et comme « *dispensation de la vérité de l'Être* » à la faveur (et au péril) d'une « *histoire mouvementée de l'Être* » comme « *Événement* » — comme « *Ereignis* » — à partir d'une « *économie de l'Ereignis* ».

Mais voilà que de tout cela, il ne saurait pas même être question, dans la conception de « la vérité » qui seule peut sans doute avoir cours dans l'illustre « manuel » de M. Gourinat.<sup>19</sup> Et voilà pourquoi ce dernier préfère parler de « manipulations », d'« interprétation forcée » (!?), et réduire le « changement créatif » ou la « transmutation » dont se réclamerait Heidegger dans sa lecture des « textes classiques », à une sorte de « truquage » du « sens des mots »... Alors qu'il s'agirait, pour M. Gourinat, dans la conception (essentiellement « conservatrice ») de l'« enseignement » dont il se réclame, de se contenter de la sacro-sainte « transmission de la tradition » — « qui n'est que de l'enseignement », croit-il bon de devoir préciser... Libre à nous de nous faire une tout autre et plus haute « idée » de l'« enseignement », de l'initiation aux « signes et enseignes » des textes de la tradition — et en tout cas de l'« *enseignement d'un grand penseur*, tel celui d'un Platon, d'un Aristote, d'un Kant, d'un Hegel — ou d'un Heidegger ! N'en déplaise aux attendus scolaires de M. Gourinat, il y aura toujours beaucoup de différence entre l'« enseignement » que peut dispenser « un manuel » (celui d'une « philosophie » présentée comme « *philosophia perennis* ») et celui qu'entreprend de dispenser n'importe lequel de ces grands « créateurs » que furent toujours les « grands penseurs » de « la tradition » : l'« enseignement » (plein de surprises) de ceux qui *créent, renouvellent et constituent* « la grande tradition », loin de n'en être jamais que les tristes et stériles « répétiteurs ». Encore cette dernière tâche peut-elle même avoir sa grandeur : à condition de placer très haut « l'art de la lecture », avec toutes les exigences de « probité

<sup>19</sup> Même à l'intérieur d'une entente strictement « métaphysique » de la « vérité », cette dernière ne saurait nullement se réduire à la version platement « positiviste » que prétend en donner ici M. Gourinat : à ce qu'il présente comme « la définition philosophique de la vérité comme conformité d'un énoncé aux faits qu'il relate » (*sic !*). De Platon jusqu'à Wittgenstein y compris (en passant par Descartes, Leibniz, Kant, Hegel et quelques autres...), la philosophie prétend au contraire ne jamais s'en tenir aux seules « vérités de fait ». Elle ne se contente nullement de « relater » de simples « faits » et « états de choses », mais vise à *exhiber*, à *mettre au jour* et à *montrer* (sans avoir toujours à le « dire »), par-delà « faits » et « états de choses », d'autres « structures », « formes », « idées », « configurations », « formes *a priori* », tant de la « sensibilité » que de l'« entendement » et de la « subjectivité transcendantale » — ne fût-ce même que la « forme logique du monde » ou la « limite interne du langage », voire le discret filigrane de la « grammaire » de nos « jeux de langage » selon Wittgenstein. La « définition philosophique de la vérité » selon Michel Gourinat nous semble donc singulièrement *déficente*, eu égard à la grande « tradition métaphysique » qu'il prétend défendre contre Heidegger — une tradition (soit dit en passant) à la grandeur de laquelle Heidegger, quant à lui, rend le plus grand hommage (l'hommage d'un grand penseur) : celui d'en exhiber les fondements sous-jacents !

philologique » qui sont les siennes (celles-là mêmes dont se réclamait un penseur tel que Nietzsche). Mais, à en juger par la manière dont il prétend lire (ou interdire de lire) Heidegger, M. Gourinat en est ici manifestement fort éloigné.

L'on n'« ignore » pas impunément le sens de toute une œuvre majeure de la pensée, surtout si l'on se mêle de vouloir tout de même à tout prix « en parler » : cela expose à une *cécité* qui condamne irrémédiablement à être *injuste* et à dire d'énormes *sottises*. Et cela est d'autant plus grave lorsqu'il s'agit d'une pensée où *il y va du sens même de « la philosophie » dans son ensemble* — ce qui est le cas — magistralement — avec Heidegger. Car la « cécité », en ce cas, avec l'« injustice » et les « sottises » qui lui sont alors afférentes, porte alors *sur le sens même de ladite « philosophie »*, dont on prétend pourtant encore se réclamer. C'est cette triste *mésaventure* qui — manifestement — est arrivée, pour son malheur, à M. Gourinat. Et c'est ce qui condamne celui-ci à prétendre pouvoir soutenir, contre toute attente, qu'« il y a une philosophie heideggérienne » (contrairement à ce que Heidegger nous dit lui-même), mais que cette « philosophie » se contenterait de « truquer », de « changer le sens des mots », qu'elle se contenterait de « conserver le langage de la philosophie » (...), « mais en le réinterprétant de telle sorte qu'il ne puisse plus faire obstruction à l'idéologie nazie et en devienne même le véhicule «à mots couverts» » — *sic !*

Si nous comprenons bien l'*obscur grief* fait ici confusément à Heidegger, la prétendue « philosophie heideggérienne » consisterait tout simplement à « dés-immuniser la philosophie », à lever l'« immunité » supposée de « la philosophie » elle-même contre l'« idéologie nazie », afin que « la philosophie » — ainsi étrangement remaniée (et pour ainsi dire « génétiquement modifié ») — puisse être enfin elle-même « porteuse », en quelque sorte, du dangereux « virus » (ou « rétro-virus »)... L'on n'aura aucune peine à reconnaître ici à l'œuvre l'étrange « thèse » — obsessionnellement fantasmatique — du récent ouvrage d'E. Faye consacré à cette sorte d'obscène « inoculation » qui le fascine (la scabreuse « injection d'Irma » n'est, à côté d'elle qu'un très innocent jeu d'enfants) : « *l'introduction du nazisme dans la philosophie* » (...). Cela irait-il jusqu'à impliquer que « le langage de la philosophie » ne serait donc pas, par lui-même, véritablement réfractaire et pour tout dire « immune » à une telle « idéologie » de sinistre mémoire ? Voilà, certes, à propos de « la philosophie occidentale », une bien inquiétante supposition ! Toujours est-il que — selon M. Gourinat (manifestement toujours prêt, semble-t-il, à « donner des leçons ») — la prétendue « philosophie heideggérienne » aurait « tellement perverti chez ses admirateurs la conscience

de la nature de la philosophie qu'elle est < sc. serait > parvenue à leur faire croire qu'un nazi militant pouvait être un grand philosophe » — *sic !* —.<sup>20</sup>

Quoi qu'il puisse en être de ses prétendus « admirateurs », ceux qui *connaissent* l'œuvre de Heidegger pour l'avoir *lue et méditée*, savent, quant à eux, précisément, qu'« *il n'y a pas de philosophie de Heidegger* » ; — et ils ne peuvent que s'étonner que les détracteurs de Heidegger se soient ingéniés à lui en attribuer une de force (celle-là même, faute de mieux, du « national-socialisme ») ; — laquelle, manifestement, « a tellement perverti » — mais : chez les *détracteurs* de Heidegger (!) — « la conscience de la nature de la philosophie », qu'elle semble être « parvenue à leur faire croire » que Heidegger pouvait être « un nazi militant » sous couvert de passer pour « un grand philosophe » ! L'on ne saurait imaginer de plus grossière erreur que cette confusion qui en dit long sur l'état d'esprit de ceux qui la commettent. S'il y a, selon nous, une absolue *contradiction* à ce qu'un « nazi militant » puisse jamais être « un grand philosophe » (ni d'ailleurs simplement « un philosophe »), il y a *une contradiction tout aussi grande*, sinon plus, à ce qu'un « grand penseur », qui — comme Heidegger — a été capable d'attirer toute notre attention sur les « dangers » et les « périls » intrinsèques à ce que la tradition de « la métaphysique occidentale » recèle comme virtualités et comme potentialités (celles-là mêmes, nous montre Heidegger, qui demeurent afférentes à l'« idéologie » de « la maîtrise inconditionnée de la puissance » et que notre temps n'a cessé de manifester de manière assez crue sur les modes les plus dévastateurs) —, il y a, donc, aussi, *une contradiction tout aussi grande* à ce qu'un tel « penseur » (lorsque toute la mesure en a été prise) puisse être (et ne fût-ce qu'avoir été) « un nazi militant ». Il faut donc, pour l'imaginer, *n'avoir aucune connaissance de ce dont il y va dans l'œuvre et dans la pensée de Heidegger*. Il faut pour cela *n'avoir rien lu* des *Cours* publiquement professés, rien discerné du sens obvie de l'*enseignement* dispensé par Heidegger au cœur du « Troisième Reich », résolument à *contre-pente de la prétendue « philosophie du national-socialisme »*. Il faut *n'avoir rien lu* de l'imposant ensemble des « *Traité*s *impubliés* » où s'élabore, de manière clandestine, de 1935 à 1945, et à *contre-courant* de l'idéologie « national-socialiste », la ressource de la « pensée de l'*Ereignis* », et dont la publication, depuis 1989, renouvelle

<sup>20</sup> Il y a une sorte de prétention exorbitante (et même quelque peu délirante), chez MM. Faye, Droit et leurs alliés objectifs, à oser soutenir que la différence entre « un grand philosophe » et « un nazi militant » (!) aurait pu ainsi échapper, en la personne et en l'œuvre de Heidegger, à des esprits aussi divers que Jean-Paul Sartre, Maurice Merleau-Ponty, Raymond Aron, Jean Wahl, Éric Weil, Jacques Lacan, Michel Foucault, Jacques Derrida... et quelques autres esprits qui (par-delà les critiques) ont tous su reconnaître en Heidegger, à des titres très divers, la stature (impossible à ignorer) du grand penseur ? Aura-t-il fallu attendre l'intuition pénétrante et les « révélations » de MM. Jean-Pierre & Emmanuel Faye en cette affaire, pour dissiper d'un coup cette étrange sorte d'« hallucination collective » ? Eu égard à la disproportion des œuvres et travaux en présence de part et d'autre, cette seule hypothèse fait sourire...

puissamment l'interprétation de l'ensemble de l'œuvre de Heidegger en en dévoilant le véritable *centre de gravité*.<sup>21</sup> Mais il faut aussi, pour l'imaginer, *ne pas même soupçonner les « dangers » intrinsèques à ladite « tradition » de « la métaphysique occidentale »* et à ce dont elle est, éventuellement encore, voire : plus que jamais, à son insu, *capable* ou *susceptible* : le « meilleur » comme aussi « le pire »<sup>22</sup>... Et là est sans aucun doute encore le plus grave...

Au vu de cet « encart » extrêmement *tendancieux* (pour ne pas dire *sophistique* et volontairement *falsificateur*) de M. Gourinat, on se prend à se demander ce qu'il en est de l'*exigence de vérité*, et même tout simplement de la conception de l'*« honnêteté intellectuelle »* et de la « *déontologie* de l'enseignement » que l'on serait tout de même en droit d'attendre, voire d'exiger, de la part d'un ancien « professeur de Philosophie » (en « classes préparatoires aux Grandes Écoles ») — et de l'« auteur d'un manuel », par-dessus le marché ! Mais les « mœurs intellectuelles » semblent s'être ces derniers temps singulièrement dégradées — et tout particulièrement lorsqu'il s'agit de vilipender Heidegger : tout semble alors devoir se passer *comme si tous les (mauvais) coups étaient permis* (voire : vivement recommandés) pour entretenir le « consensus » à ce sujet et cultiver le « bouillon de culture » édifiant de la « bien-pensance » médiatiquement assistée. À quelles fins idéologiquement dogmatiques ? Il est vraiment permis à tous les « esprits libres » de se le demander. — Il est assurément possible de tout *ignorer* de Heidegger, voire de nourrir à son endroit les *préjugés* les plus rancis et les *inhibitions* les plus acariâtres, tout en prétendant demeurer un « auteur de manuel scolaire » honorable... Cela implique encore, il est vrai, que l'on fasse ainsi massivement l'impasse sur l'ultime épisode de l'« histoire de la métaphysique occidentale » — mais sur l'épisode, à vrai dire, qui en renouvelle entièrement le sens — cet « ultime épisode » qui se joue de notre temps, grandeur nature, et dont la charge est revenue à Heidegger d'entreprendre de le « penser » et d'en évaluer le « danger ». La déperdition de sens n'est donc, à ce jeu, nullement négligeable pour qui s'ingénierait à n'en pas tenir compte. Du moins cela exige-t-il encore que l'on fasse preuve de l'once de sagesse élémentaire qui

<sup>21</sup> Voir, par exemple, la série de nos *Entretiens* avec la revue *Ligne de risque* — notamment le dernier d'entre eux : « *L'Événement même* », entièrement consacré à une approche des *Beiträge zur Philosophie* de Heidegger et de leurs principaux enjeux, in : *Ligne de risque (1997-2005)*, sous la direction de Yannick Haenel & François Meyronnis, Gallimard, Paris 2005, pp.189-372 — notamment pp.306-372. Et pour ce qui est des enjeux majeurs de la pensée de Heidegger tels qu'envisagés à partir des « *Traité impubliés* », voir le numéro 95 de *L'Infini*, *op. cit.*, intitulé « *Heidegger : Le Danger en l'Être* ».

<sup>22</sup> Voir à ce sujet nos différents essais : « *Esquisse d'une phénoménologie comparée des catastrophes (Premier Diptyque)* », in : *L'Infini*, n° 77 (Hiver 2002), Gallimard, Paris 2002, pp.3-40 ; « *Janus, ou le visage de l'Être* », in : *L'Infini*, n° 91 (Été 2005), Gallimard, Paris 2005, pp. 55-83 ; et : « *Avertissement : Voir le Danger dans l'Être* », in : *L'Infini*, n° 95 (Été 2006), *op. cit.*, pp.9-17, ainsi que, dans le même volume : « *Le Tournant — dans l'histoire de l'Être* », *op. cit.*, pp.172-224 — notamment dans sa partie III : « *Au cœur du Danger : Le Tournant en l'Ereignis* », pp.206-224.

consiste, dans les œuvres de la pensée les plus modestes, à *ne pas prétendre parler de ce que l'on ne connaît pas*. La *prudence* (ne parlons même plus ici de « décence » ou d'« honnêteté intellectuelle ») aurait dû commander à M. Gourinat de s'y tenir. Quant aux exigences plus hautes de la pensée, mieux vaut sans doute, là-dessus, ne point ici s'appesantir...

Tout ce qu'auront retenu du récent numéro 95 de *L'Infini* ceux qui se font ainsi les trop zélés promoteurs de la « bien-pensance » officieuse (et peut-être même officielle) et par là même les fourriers de l'idéologie dominante —, ce sont les propos de François Fédier, propos tenus, certes, *en défense* de Heidegger : quelques extraits choisis de son essai intitulé « *L'irréprochable* », propos d'ailleurs tendancieusement présentés par la Rédaction comme émanant du « chef des défenseurs de Heidegger » (et par là même, on l'aura compris, désignés à *la suspicion* du public et dûment entourés par la censure d'une sorte de « cordon sanitaire »)... Rien de ce qui constitue par ailleurs la *substance* même et le *propos* de ce numéro, et qui concerne *le cœur de l'œuvre* et *l'extrême avancée* de la pensée de Heidegger : la prise en considération du « *Danger en l'Être* »<sup>23</sup> —, rien de tout cela, donc, n'en aura été retenu ni même seulement évoqué : cela n'intéresse manifestement pas MM. R.-P. Droit, E. Faye et leurs influents autant qu'intrigants amis : il s'agit bien évidemment pour eux de se liguer à n'en rien laisser discerner au public. Le seul « Heidegger » qui intéresse ces agitateurs médiatiques doit demeurer celui que l'on s'imagine pouvoir « *épingler* » sur la seule question du prétendu « nazisme de Heidegger ». Et c'est à quoi ils s'imaginent manifestement parvenir en surinfectant le seul « abcès de fixation » de leur ancienne « polémique » avec François Fédier — lequel est alors invariablement présenté comme une sorte d'irréductible et dangereux « chef de bande ».<sup>24</sup> Comme s'il s'agissait — obsessionnellement —, d'empêcher (par tous les moyens médiatiquement « dogmatiques ») que ne se fasse jour (aux yeux du grand public comme aux leurs propres) *la véritable dimension de Heidegger* : celle de l'« événement » majeur et de l'« avertissement » (le plus souvent « inécouté ») —, celle du

<sup>23</sup> Cf. *L'Infini*, n° 95 (Été 2006) : « Heidegger : *Le Danger en l'Être* », Gallimard, Paris 2006. — Ce volume contient la traduction française de la conférence de Heidegger, « *Die Gefahr* », prononcée en 1949 dans le cycle des quatre *Conférences de Brême* : « *Le péril* » (présentation, traduction et notes par Hadrien France-Lanord) ainsi que des essais d'Henri Crétella, Pascal David, François Fédier, Gérard Guest, Pierre Jacerme, Bernard Sichère et Peter Trawny. — Pour l'essai de François Fédier, on le trouvera aux pages 140 à 153.

<sup>24</sup> Il nous faut ici remarquer, non sans une pointe d'amusement ironique, que l'annexion au « dossier » de quelques extraits d'un texte de François Fédier, présenté comme « mémoire en défense » en faveur de Heidegger, et emprunté au n° 95 de *L'Infini*, n'a manifestement pas eu d'autre fonction que de fournir à l'incontournable E. Faye le *prétexte tout trouvé* à un « droit de réponse » cousu de fil blanc — manifestement accordé avec un grand empressement ! Dès la semaine suivante, en effet, E. Faye disposait d'une page entière (« *Le Point* », n° 1764, du 6 juillet 2006, p.88) pour y reprendre son antienne, et avec elle ses patientes manœuvres d'inoculation du vaccin « anti-Heidegger » — très probablement déclaré « d'utilité publique » par les très-hautes instances médiatiques...Où l'unilatéralité « à sens unique » des systèmes de complaisance et de collusion médiatiques ne cherche manifestement même plus à se dissimuler : il est entendu désormais qu'elle va de soi.



véritable « *Mané, thékel, pharès !* » que constitue pour notre temps l'œuvre de pensée de Martin Heidegger.

Il y aura toujours beaucoup de différence du « point » à l'« infini » : du « *Point* » à « *L'Infini* », elle est certes incommensurable et « infiniment infinie »... Il y a donc fort peu de chance pour que « *Le Point* » parvienne à offusquer « *L'Infini* » dans la conscience de ceux qui — véritablement — *lisent* et *savent lire*. Il n'en reste pas moins que de telles assertions fallacieuses et de telles inepties, de la part des impénitents détracteurs de Heidegger, fussent-elles circonscrites dans « *Le Point* », ne devraient plus pouvoir désormais se targuer de l'habituelle « impunité journalistique » (trop souvent invoquée comme « principe » dans ce qui nous tient lieu de « liberté de la presse »), afin de prétendre *échapper à la réfutation* : à l'exhibition des turpitudes et autres menues vilennies qu'elles ne manquent pas de trahir à l'observateur attentif, à qui se donne la peine de lire les textes par lui-même. Qui écrit de pareilles *sornettes* à propos de la pensée de Heidegger, — et qui se livre, *a fortiori*, à de pareilles *calomnies* par voie de presse et d'édition, au mépris de toute trace, ne fût-ce que résiduelle, de « probité philologique » — ne doit plus désormais se croire indéfiniment à l'abri d'une *réfutation* en bonne et due forme. Tout ce qui s'écrit de la sorte devra désormais pouvoir être retenu contre son auteur. Les ultimes manœuvres de gesticulation calomnieuse récemment mises en œuvre dans certaines « salles de rédaction » parisiennes, pour tenter de dissuader (en vain, eût-on pu croire tout d'abord, mais finalement avec succès) un grand éditeur français de publier la rigoureuse *réfutation* des allégations de l'ouvrage de M. E. Faye, montrent clairement ce que MM. Faye et leurs amis veulent à tout prix éviter, parce qu'ils ont toutes les raisons de devoir le redouter par-dessus tout : la *réfutation*, pure et simple, de ce tissu d'allégations — dépourvues de tout fondement.

Les idéologues du « maccarthysme anti-heideggerien » — lequel est actuellement partout à l'œuvre dans l'« idéologie française » contemporaine — ont depuis belle lurette abandonné le terrain de l'étude et de la lecture sérieuse des œuvres philosophiques. Ils ont substitué à tout véritable « travail philosophique » d'obscurs et sommaires « partis-pris idéologiques », médiatiquement assénés au jour le jour en un « journalisme d'opinion » de bas étage, que les « intellectuels » eux-mêmes suivent aveuglément (comme un « feuilleton ») plutôt que de renoncer aux préjugés et aux pseudo-certitudes qui leur servent de « prêt-à-penser ». C'est là ce qui permet à de simples « journalistes culturels » — tel l'inévitable Roger-Pol Droit — d'établir sur un « grand public » devenu uniformément malléable et

moutonnier (au gré des mouvements proprement « panurgiques » de nos sociétés « post-modernes ») une sorte de « *régence intellectuelle* » de paccotille. L'étonnante emprise de ce genre de « règne des apparences » est à proportion du caractère sommairement asséné de ce qui y tient lieu d'« arguments ». Et dans ce domaine, un R.-P. Droit peut évidemment passer pour un expert en la matière. Dans le dernier épisode de ce « feuilleton » — intitulé « *La double face de Heidegger* »<sup>25</sup> —, feignant de s'interroger en expert sur la « relation » qu'il pourrait y avoir « entre face claire et face sombre » — distinction où se discernera sans peine la savante référence théorique à quelque « côté obscur de la force » tout droit issu de « *La guerre des étoiles* » (on a les références qu'on peut...) —, s'interrogeant avec toutes les apparences de l'effort intellectuel sur la manière de « penser le rapport qui les oppose ou les unit » —, M. R.-P. Droit conclut doctement qu'« il y a trois façons de répondre à ces questions » — et même plutôt « trois solutions » à cet improbable casse-tête. Ces « *trois solutions* » — toutes trois sommairement caricaturales — correspondent à la sorte de « *combinatoire* » de paccotille, évidemment attendue en ce genre de partage : « la première consiste à nier, purement et simplement, l'existence même d'une face sombre », « une deuxième attitude consiste à tenter de tenir ensemble les deux faces », « la troisième issue est de considérer qu'il n'existe que la face sombre ». Réduite à cette « combinatoire », la vérité de l'œuvre et de la pensée de Heidegger n'a naturellement aucune chance de refaire surface.

Seule la mise au jour de la massive et caricaturale « *présupposition* » de ladite « combinatoire » pourrait révéler le caractère *captieux* de l'apparence d'« argument » : *Y a-t-il même le moindre sens à parler d'une « double face de Heidegger » à devoir ainsi triplement articuler ? Y a-t-il même un sens (du point de vue de ses « sectateurs » supposés) à dénier à Heidegger l'existence (indûment supposée) d'une telle « face sombre » ?* — Nullement. Des violences et atrocités propres à l'une des « époques » les plus « sombres » de l'histoire de l'Europe (à laquelle Heidegger a dû entreprendre de se mesurer de l'intérieur par la pensée) à l'attribution à Heidegger lui-même d'une prétendue « face sombre », décidément : la conséquence n'est pas bonne. — Le seul « intérêt » de cette tendancieuse « présupposition » est *sophistique* : une fois celle-ci accordée, Heidegger se trouve irrémédiablement *affublé* d'une sinistre « *face sombre* » : celle selon laquelle il devrait être une fois pour toutes entendu « qu'il fut profondément et intensément nazi » (*sic !*), et cela même au cas où il pourrait être « l'un des plus grands penseurs des temps modernes »... Aucune chance, dès lors, de reconnaître quel fut l'*engagement résolu de penseur* qui fut celui de Heidegger *contre*

<sup>25</sup> Cf. *Le Point*, n° 1763, pp.84-86 — notamment p.84.

l'« idéologie » du « national-socialisme » tout au long de son enseignement (public) et de l'écriture (secrète) des « *Traité impubliés* » des années 1935-1945, où gît précisément le cœur, le véritable centre de gravité de la « pensée de l'*Ereignis* ». — C'est bien pourquoi R.-P. Droit doit à tout prix *asséner*, en la faisant passer pour une nécessité d'apparence logiquement contraignante, la caricature de « combinatoire » dont il a besoin à ses fins. Les « trois solutions » à peine esquissées sont (comme on l'imagine) autant d'occasions de dénigrement systématique, pitoyablement caricatural. Aucune d'entre elles (inutile de le préciser) ne retient rien de la *teneur*, de la *substance* et du *propos*, encore moins *du sens de l'œuvre entier* de Heidegger — ici purement et simplement *ignoré, défiguré*, passé aux pertes et profits, et bien entendu : sommairement *condamné*. « De trois choses l'une », semblerait-il ? Toutes trois demeurant « accablantes », tant pour Heidegger que pour ceux (qualifiés au passage de « petite troupe de disciples fanatiques ») qui seraient encore tentés d'en prendre la défense (ce qu'à Dieu ne plaise !)... Encore n'est-ce là qu'un pitoyable artifice combinatoire pour imposer « une autre possibilité » (une *quatrième* « solution », si nous avons bien compté), laquelle a manifestement les préférences de M. R.-P. Droit : « une autre possibilité consisterait simplement à *se désintéresser activement d'un penseur* » (*sic !*) que M. R.-P. Droit estime « *extraordinairement confus et brumeux* » ! En lieu et place de tout « argument », quel aveu d'incompréhension — et peut-être même d'« inintelligence » caractérisée de « ce dont il s'agit » !... M. R.-P. Droit ne devrait-il pas envisager très sérieusement cette « autre possibilité » : « *se désintéresser activement* » (*sic !*) d'une pensée à laquelle, de son propre aveu (certes involontaire), il ne comprend manifestement *rien* ni ne veut *rien* comprendre ? Pourquoi s'obstine-t-il tant à en parler ? Ne devrait-il pas entreprendre au plus tôt, comme il le dit si bien, de « *se désintéresser activement* » de Heidegger ? Que ne le fait-il une bonne fois, en laissant à d'autres que lui le soin d'en parler sagement ?

Mais il lui faut encore avant cela porter à Heidegger « le coup de pied de l'âne »... Et M. Droit, du fond de la douillette sécurité de « feuilletonniste » patenté qui est la sienne, de faire enfin l'ultime reproche que l'on puisse faire à Heidegger : « Il n'a pas pris le maquis ou le chemin de l'exil, mais sa carte du parti » (*sic !*). — Quoi de plus simple, vu des colonnes du « *Monde des livres* » (ou même du « *Point* », faute de mieux) : face au « nazisme », rien de plus simple : il n'y avait qu'à « prendre le maquis » ou « le chemin de l'exil » — et le tour aurait été joué ! Le moindre « intellectuel » français de notre temps *sait* (en conscience et de science certaine) « ce qu'il aurait fallu faire » ! Les formules clichées sont là pour le dire : « prendre le maquis ou le chemin de l'exil » ! Il est d'ailleurs assez étrange que plus de

« citoyens français » n'aient pas choisi l'une ou l'autre voie lorsqu'il eût été courageux de le faire, devant l'occupant « nazi » (bel et bien), en laissant le soin au très petit nombre de ceux qui entrèrent alors héroïquement, et au péril de leur vie, dans la seule véritable « *Résistance* » qui se soit opposée au « nazisme », de lui faire résolument face, de l'intérieur même de la catastrophe. Trop d'« intellectuels français » de notre temps se laissent sans doute un peu trop porter à la tentation « rédemptrice » (mais tardive...) d'une sorte de « résistance » — votive et d'après-coup — au « nazisme » tel qu'il se l'imaginent. *Résister* — réellement — au « nazisme *réel* » et à « la *réalité* du nazisme », voilà, certes, ce qui ne saurait plus guère être le fait de la seconde ou de la troisième génération, dans ce qui reste d'une « nation » dont la « résistance au nazisme » ne fut généralement pas convaincante au moment même où elle aurait été de mise. Tout semble se passer comme si l'« intellectuel français » de référence devait aujourd'hui obscurément assumer une tâche de « rachat symbolique » à l'égard d'une sorte assez peu glorieuse, il est vrai, de « défaillance collective » — d'ordre et dimension désormais « atavique ». Le prétendu « nazisme de Heidegger » y peut faire fonction de « bouc-émissaire » : de prétexte à une « expiation symbolique ». Faute d'avoir su (ou pu) résister jadis à l'« Allemagne nazie », « résistons », du moins, moins dangereusement, à... *Heidegger* ! D'où, peut-être, l'inavouable et lâche satisfaction du « grand public », qui assure aux « campagnes » périodiquement organisées autour de ce thème l'étrange « succès » qui semble être le leur... L'attitude qui consiste à « hurler avec les loups » lorsque le danger est passé n'est en tout cas pas un bon signe pour ce qui est de l'aptitude à un éventuel « esprit de résistance »...

Dans cette malsaine configuration, M. R.-P. Droit endosse volontiers (depuis longtemps) le rôle qui consiste à montrer du doigt le « penseur maudit », celui d'où vient tout le mal : celui — honni soit-il ! — qui « n'a pas pris le maquis ou le chemin de l'exil » ! Et il peut se payer le luxe de conclure, contre Heidegger : « *On a le droit de ne pas habiter la même planète que lui* » — *sic* ! —. Que M. Droit n'ait aucune crainte : il n'« habite » manifestement pas « la même planète » que Heidegger ! M. Droit n'a jamais eu à affronter, quant à lui, ni « la cause de la pensée », ni le « nazisme » — ni non plus à en relever le moins du monde conjointement le défi, de l'intérieur même du pays et dans la langue même du pays où sévissait alors *l'intense rayonnement du « mal » porté à son comble*. Heidegger, quant à lui, a dû habiter une telle « planète » — il a même dû nous avertir des « dangers » les plus redoutables qui n'ont sans doute pas cessé de hanter « la nôtre » (notre « planète », en cours de « mondialisation », n'en déplaie à M. Droit). Et M. Droit a, quant à lui, dans la « planète »

qui est la sienne, la chance de n'avoir jamais eu à faire face au moindre commencement d'éventualité d'avoir à « prendre le maquis » ni à « prendre le chemin de l'exil ». Il lui a toujours été possible (et même « loisible ») de se contenter d'exercer, en toute sécurité, à l'abri des « instances médiatiques » bien parisiennes, la *sinécure* d'une sorte de « régence intellectuelle et idéologique » de tout repos, fondée le plus souvent sur des « compétences » pour le moins *votives* — d'une « régence » qui peut même éventuellement tourner à l'exercice larvé d'une véritable « censure », impunément administrée sous couvert de la « gestion » officieuse d'une forme de « bien-pensance » sans précédent. C'est à l'exercice de cette « régence idéologique » qui ne dit pas son nom, que nous le prenons en flagrant délit.

Il n'est assurément pas sans mérite de prendre fait et cause « contre le nazisme » quelque soixante-dix ans après les faits, ni non plus « contre la *Shoah* » quelque soixante ans après la catastrophe — mais la simple *décence* commande de ne pas exagérer l'« héroïsme » supposé de ce genre de prises de position un peu tardives — et en tout état de cause vouées à demeurer *votives*... Autre chose était de faire face au moment où il le fallait — comme ne le firent jamais, les armes à la main et au péril de leur vie, que quelques poignées de véritables « Résistants ». Et il n'était pas dépourvu de sens, pour un penseur tel que Heidegger, une fois qu'il eut pris la décision de *démissionner* de la charge du malencontreux « Rectorat » auquel il avait été élu (à l'unanimité moins deux voix, dont la sienne propre) par ses collègues, de décider de *demeurer en Allemagne* (ce que fit aussi un Martin Buber, jusqu'en 1938) pour y poursuivre un enseignement que la plupart de ses étudiants perçurent comme un acte de « résistance spirituelle ». Même si cette « décision » peut nous apparaître, après-coup, à certains égards illusoire, elle n'en fut pas moins motivée par le souci de préserver, jusqu'au cœur même de la catastrophe du déferlement du « nihilisme à son comble » sur l'Europe et sur le monde, dans la forme de la « guerre mondiale » et de l'« extermination de l'homme par l'homme » —, de préserver, donc, la possibilité précaire de *penser* et d'*enseigner* — résolument à *contre-courant de l'esprit de l'Époque*, à l'aide des seules « armes miraculeuses » qui demeurent le privilège de « la pensée ». — Et tout cela au prix d'un véritable acte de foi en l'*efficace du symbolique*. Qu'il soit aujourd'hui de bon ton de sourire (pour le moins) de pareille « naïveté » n'est pas nécessairement à l'honneur de notre temps. Cela n'est certainement pas au déshonneur de celui qui pouvait écrire, dès 1934, dans l'un de ses *Carnets* : « Le national-socialisme est *un principe barbare* » !

L'un des « tics » les plus caricaturaux des « intellectuels français », depuis un certain nombre d'années, consiste à se demander « *s'il faut vraiment prendre au sérieux* » les positions philosophiques des penseurs allemands. Ce qui suppose, assurément, qu'ils aimeraient certainement mieux *ne pas* avoir à le faire, et *se dispenser* d'une étude qui menace de leur être assez coûteuse. Plutôt en rire ou s'en moquer comme d'une sorte de « lourdeur germanique »... D'où, peut-être, le triste état de la philosophie française contemporaine — où les véritables connaisseurs de « la philosophie allemande » ne sont pas légion ! S'agissant de la « philosophie allemande », l'on se contentera donc le plus souvent de *faire comme si* on l'avait « lue », *comme si* l'on n'en connaissait que trop bien « les vieux démons », et ainsi de... « philosopher à l'estomac ». Les seuls points sur lesquels, s'agissant de « philosophie allemande », nos « intellectuels » font mine de « ne pas transiger », sinon quant au « sérieux » lui-même, du moins quant à « l'esprit de sérieux » qui en tient lieu —, ce sont les occurrences soigneusement « dépiquées » de certains « mots » tout particulièrement « suspects » d'avoir été irrémédiablement « contaminés » par les miasmes du « nazisme » — tels le mot « *Geist* » ou le mot « *Volk* », ou le mot « *Kampf* », ou le mot « *Reich* » —, du moins dès que leur repérage permet d'en étendre la *suspicion* à l'ensemble d'une œuvre, d'un auteur entier, voire de « la langue allemande » elle-même et de la « culture allemande » tout entière — lesquels sont donc ainsi (comme par magie) disqualifiés. Alors peuvent commencer ces « leçons de morale » (et de « bonne gouvernance ») à l'usage du monde entier, dans lesquelles semblent être désormais passés maîtres les « intellectuels français »... En dehors desdites procédures de disqualification à l'emporte-pièce, l'étude des penseurs allemands — déjà en elle-même désormais « suspecte » — est donc censée « ne plus valoir une heure de peine ». C'est ainsi que, tout particulièrement dans le cas de Heidegger (volontiers réduit au « cas Heidegger », ou à « l'affaire Heidegger »...), il est désormais permis en France, voire recommandé comme de bonne « méthode », et conforme à tous les critères de « scientificité » décrétée « politiquement correcte », de *ne pas* chercher à comprendre ni à étudier ce qu'enseigne effectivement l'œuvre et la pensée d'un penseur, afin de n'en retenir que les seuls « signaux » susceptibles d'être présentés comme « suspects » (et d'autant plus « compromettants » qu'ils auront été soigneusement *coupés de leur véritable contexte*, lus à *contre-sens de leur propos*, voire purement et simplement *falsifiés*). Voilà désormais la « méthodologie » ouvertement revendiquée dans leurs prétendues « recherches » par les actuels « petits maîtres » de l'« idéologie française »...

Trop longtemps, sans doute, les véritables *connaisseurs* de la pensée de Heidegger (« universitaires » ou non) se sont dispensés de « répondre » aux calomnies qui cherchaient à l'atteindre irrémédiablement, sauf pour ce qui est des circonstances factuelles du regrettable « Rectorat » de 1933/1934 et des seuls « écrits politiques » y-afférents. L'exercice du moindre « droit de réponse » ne leur a du reste presque jamais été accordé. Encore les correctifs et les mises au point occasionnelles n'ont-ils jamais réussi à redresser les torts occasionnés par la défiguration (souvent aussi grossière qu'invérifiée) des « faits » eux-mêmes que l'on a pris l'habitude d'imputer à tort à Heidegger. Mais il se trouve que c'est désormais la *substance* même et le *propos* de l'ensemble *de l'œuvre et de la pensée* de Heidegger —, que l'on s'efforce de *défigurer* outrageusement, jusqu'à le rendre *méconnaissable*, avec la complicité institutionnelle des « instances médiatiques », aux yeux d'un « grand public » que l'*inculture organisée* de l'« Époque » est supposée avoir mis définitivement hors d'état de prendre les calomniateurs en flagrant délit. Ce qui est vrai dudit « grand public » l'est d'ailleurs aussi dans une large mesure des prétendus « milieux intellectuels », que le découpage parcellaire du « travail intellectuel » asservi aux fins « technocratiques » de « la recherche », a fini par réduire à une sorte d'« aliénation », voire de « misère spirituelle », laquelle *confine à l'absence d'aptitude à la pensée* (au profit des seuls menus propos « médiatiques » et des « signatures de pétitions » automatiques, qui n'engagent d'ailleurs finalement « à rien »). Il importe donc au plus haut point que ceux qui se laissent aller à écrire des *sornettes* (et à *calomnier* une pensée au point de chercher à en *interdire* l'accès) sachent, dorénavant, qu'ils s'exposent à être *réfutés* et *démasqués* publiquement, sur le *fond* même de la chose autant que sur les *procédés* — *du moins aux yeux de ceux* (ces « irréductibles » : les « derniers des Mohicans » !) *qui se soucient encore des exigences inhérentes à la pensée et à la quête de la vérité*.

Voilà ce qui — personnellement — nous a finalement décidé à revenir quelque peu sur ce nouvel « épisode » (qui ne sera probablement pas le dernier...) de la véritable campagne de « lynchage médiatique » actuellement en cours en France à propos de la pensée de Heidegger. Malgré la grossière *vulgarité* des *procédés* qui y sont employés (avec l'active complicité des principales « instances dogmatiques » de l'« Époque »), cet épisode *mineur* mérite encore de retenir toute notre attention d'analystes « *ès signes des temps* » —, du moins à titre de « *symptôme* », de par tout ce qu'il nous *révèle*, « à l'analyse », quant à la source même de

l'« énergie » (celle-là même de l'« *ignorance volontaire* » et du « *ressentiment* »<sup>26</sup>) déployée par certains « intellectuels » en mal de notoriété facile et assoiffés de « bien-pensance » — « énergie » mise en œuvre au service de ce qu'il faut bien appeler « *la haine de la pensée* ».

*Quelque part, au début de l'été 2006,  
Et — plus que jamais —  
en dissidence à l'égard de l'époque,*

**Gérard Guest.**

---

<sup>26</sup> Si nous empruntons le dernier de ces deux éléments de diagnostic — le « *ressentiment* » — à Friedrich Nietzsche (qui l'emploie souvent « en français dans le texte »), nous nous permettons de forger le second — celui d'« *ignorance volontaire* » — à l'inspiration d'Étienne de La Boétie et de son célèbre « *Discours de la servitude volontaire* » — dont la féconde « inactualité » (au sens « intempestif » du terme) demeure selon nous très « actuelle » — et digne de méditation.